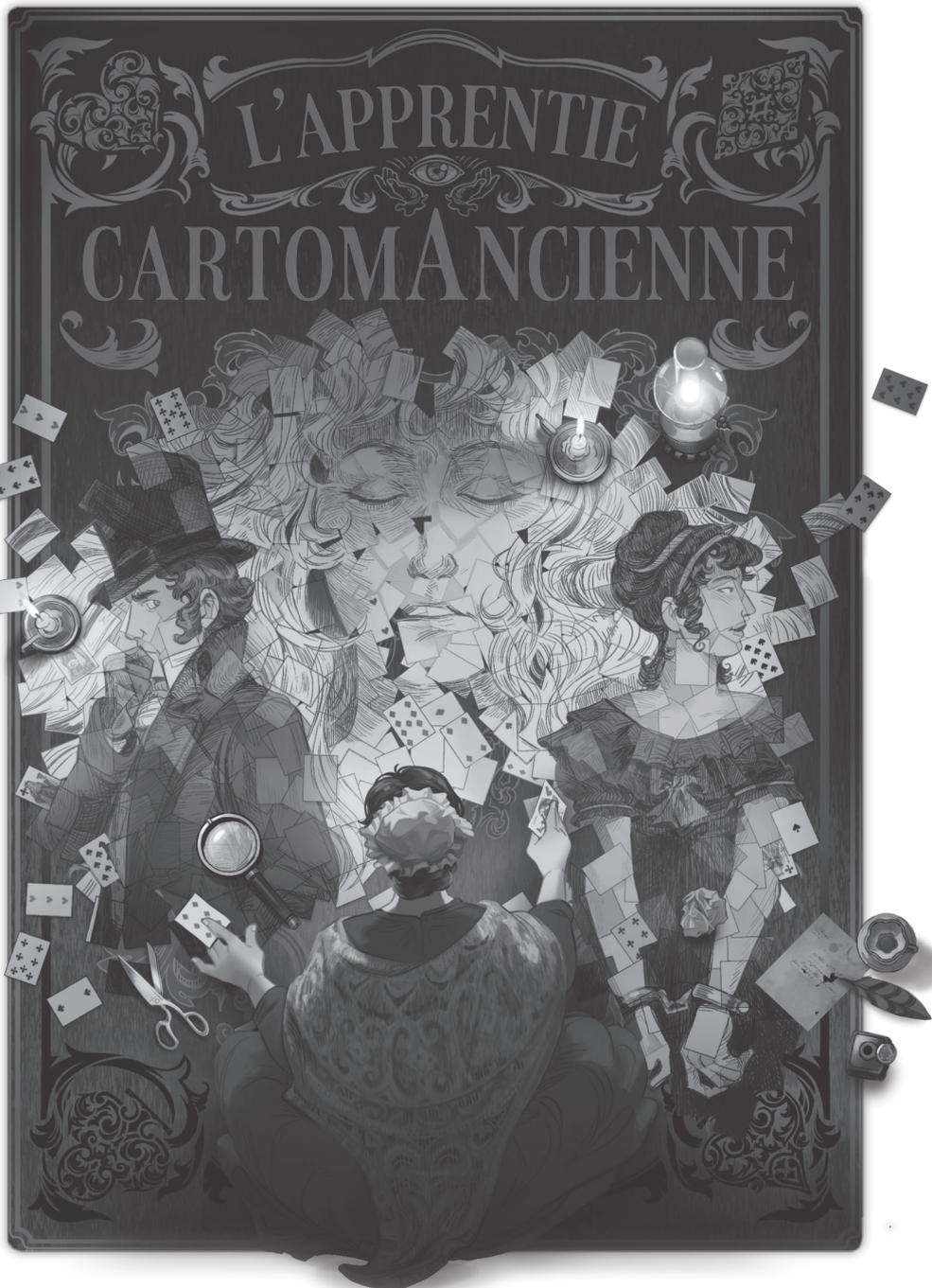


AURÉLIE
CROIZÉ



ÉC/HOS

PROLOGUE

Paris, juillet 1802

Le jardin du Palais-Royal grouillait de monde malgré l'heure tardive. Les lampes à huile se balançaient doucement en haut des poteaux, au gré de la brise. Leur lumière vacillante allongeait les ombres des passants qui conversaient, riaient ou négociaient, étourdis par la fragrance des filles de joie.

Tout ce que l'on cherchait à Paris se trouvait au Palais-Royal. Nombre d'étrangers et de provinciaux s'arrêtaient dans ce berceau des plaisirs et du luxe. Là, rassemblés dans un lieu clos qui ne communiquait avec l'extérieur que par des galeries ou des péristyles, se mêlaient distractions et commerces variés : spectacles, restaurants et cafés, boutiques, jeux et prostitution. Ce décor antique était le rendez-vous à la mode d'une société parisienne élégante et... plutôt libertine.

C'était le domaine de Louise.

Assise à une table de fortune qu'elle avait recouverte d'un vieux châle vert élimé, elle attendait le client. Elle avait

L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE

caché ses cheveux auburn dans un turban turquoise et la moitié de son visage derrière une voilette transparente. Quant à sa robe de chanvre d'un beige crasseux, plus d'une fois rapiécée, elle tenait par l'opération du Saint-Esprit. Il lui faudrait bientôt en voler une nouvelle.

Elle balaya la place du regard, avisant le quidam, nonchalamment adossé à l'une des arches de pierres, qui crachait régulièrement le surplus de son tabac à chiquer. Non loin, une femme au maquillage négligé et aux épaules dénudées faisait du charme à un gentilhomme en queue-de-pie, alors qu'un petit garçon en culotte bouffante et chemise râpée passait avec une boîte à musique usée, répandant sa mélodie métallique à chaque coup de manivelle.

Un homme s'approcha enfin, le menton fier, la démarche assurée et le cheveu aussi impeccable que son uniforme militaire. Il présentait fort bien. Sauf que les hommes, Louise s'en méfiait comme de la peste. Ils n'aimaient pas toujours ce qu'elle leur racontait. À cause d'eux – ou grâce à eux – elle avait rapidement deviné que toutes les vérités n'étaient pas bonnes à dire... surtout pour elle.

— Combien ? demanda-t-il d'un ton supérieur.

— Un franc.

Il poussa un petit rire moqueur certainement destiné à lui faire comprendre que ses tarifs étaient élevés. Il s'installa néanmoins sur la cagette en bois face à elle et glissa une pièce dans sa direction. Louise se redressa, s'empressa de saisir la monnaie qu'elle rangea dans son décolleté, puis lui désigna la boule de verre, au centre de la table.

— Posez votre question.

PROLOGUE

— Je me rends bientôt dans les contrées turques avec ma compagnie, et j'ai ouï dire que le sultan aurait pour projet de renforcer la mission militaire française. Dois-je me positionner pour aller à Constantinople ?

La jeune fille ne comprit absolument rien à ce discours. Et pour tout dire... elle n'en avait que faire ! Elle se borna plutôt à étudier chaque détail du visage de l'inconnu pendant qu'il parlait, notant chaque pli, chaque sursaut des lèvres, chaque expression qui lui livrait toutes les informations dont elle avait besoin pour répondre.

Le vieux flotteur en verre dont elle se servait n'était qu'un simple accessoire qu'un marchand avait rapporté dans ses filets. Il marquait sa place parmi les vauriens du Palais-Royal tout en légitimant les prédictions qu'elle faisait à ses clients. Mais le vrai pouvoir de la jeune fille résidait dans sa capacité à lire les gens, à déceler sur leurs traits les plus infimes secrets.

Cet homme, par exemple, exultait la joie qu'il masquait sous une apparente neutralité – signe qu'il camouflait aisément ses émotions, même les plus vives. Louise ne connaissait rien de la vie militaire, mais elle paria sur un métier de dupes où les sentiments n'avaient pas leur place, et où la moindre faiblesse vous valait un aller simple pour la tombe.

Malgré tout, il n'avait pu lui cacher son allégresse, celle qui, durant une fraction de seconde, s'était affichée sur son visage aussi clairement que du cristal. Ce bonheur véritable qui se révélait lorsque les petites rides à l'extérieur des yeux étaient engagées. Ses joues s'étaient soulevées, et ses lèvres relevées, à la seule pensée de faire bonne fortune chez les Turcs.

L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE

Louise reporta alors son attention sur la boule en verre aux reflets d'émeraude pour faire semblant d'y lire l'avenir de l'homme qui patientait. Cet homme qui avait fait fi du mépris qu'elle lui inspirait pour l'unique plaisir d'entendre une heureuse nouvelle. Sauf que...

Son dédain n'avait de cesse de questionner la jeune fille. Que valait la parole d'une enfant de quatorze ans à ses yeux ? Sûrement rien, à peine de quoi contenter son orgueil. Pourquoi, dans ce cas, devrait-elle lui donner ce qu'il désirait ? Pour une pièce ? Comme d'habitude, lorsqu'elle n'avait pas suffisamment d'argent pour acheter sa pitance, Louise la volait. Elle n'avait pas besoin de cet homme, pas plus que des autres. Si elle s'évertuait à continuer les divinations, ce n'était que pour être le plus honnête possible, même si dans la rue, toutes les méthodes étaient admises pour survivre.

Elle afficha donc son expression la plus neutre et son ton le plus placide pour lui répondre.

— Certes, l'idée est bonne. Ce projet sera largement connu, mais... vous n'obtiendrez pas le poste. Trouvez autre chose ! ne put-elle s'empêcher de renchérir.

À l'instant même où elle capta les deux lignes verticales qui s'étaient creusées entre les sourcils de son client, Louise sut qu'elle était allée trop loin. À l'évidence, elle n'aurait pas dû ajouter la dernière phrase. Elle lui sourit aussi aimablement que possible, espérant effacer la crispation de son visage, en vain. Tant pis ! Elle se leva doucement, épousseta sa robe pour faire diversion, puis s'enfuit à toutes jambes en abandonnant son châte élimé et sa fausse boule de cristal.

Le temps que l'homme réagisse, elle prit une longueur

PROLOGUE

d'avance. Elle s'engouffra dans un étroit corridor entre deux bâtiments où elle croisa une très belle femme aux longs cheveux blonds et aux yeux bleus. Surprise, celle-ci attrapa le médaillon d'argent qui pendait à son cou et se colla contre le mur pour la laisser passer.

— Merci ! lança Louise par-dessus son épaule.

Une fois sortie du Palais-Royal, elle souleva ses jupons d'une main et tint son turban de l'autre pour ne pas le perdre en chemin. Là, derrière une porte cochère, elle traversa la cour, poussa une planche mal fixée dans une clôture en bois, puis s'arrêta une seconde pour tendre l'oreille. Il la poursuivait toujours et... il n'était plus seul ! Visiblement, il n'avait pas du tout apprécié sa prédiction et avait trouvé de l'aide pour l'attraper. Sûrement voulait-il récupérer sa pièce, ou pire...

— Fichtre !

Louise repartit en courant, tourna aussi souvent que possible dans les ruelles, perdant peu à peu ses repères. À l'angle d'un hôtel, elle repéra le bruit caractéristique de la fontaine du jardin des Tuileries. C'était sa chance ! Ici, elle pourrait se cacher, et si elle était assez rapide, enjamber la Seine pour se fondre dans le quartier fortuné du faubourg Saint-Germain.

Elle s'engagea entre les arbustes parfaitement taillés, prenant soin de ne courir que dans l'herbe grasse qui atténuait le son de ses bottines. Elle franchit le domaine, puis se lança sur le pont Royal, à bout de souffle et en sueur. Son turban glissa en libérant ses cheveux, puis s'écrasa mollement derrière elle. Elle l'abandonna sans scrupules, et continua sur le quai Voltaire avec l'idée d'emprunter le pont des Arts pour revenir vers

L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE

le Palais-Royal. Mais dans sa précipitation, elle heurta une femme qui la retint par les bras pour l'empêcher de tomber.

Élégante, une trentaine d'années, ses boucles brunes savamment relevées, elle avait l'œil vif et saisit instantanément la situation quand les pas résonnèrent dans la nuit.

— Vite ! Cache-toi là, sous le porche de l'hôtel.

Louise s'exécuta sans se méfier, parcourant les quelques mètres qui la séparaient du bâtiment. Les hommes arrivèrent à la hauteur de l'inconnue, essoufflés eux aussi.

— Elle est partie par là ! s'exclama-t-elle d'une voix faussement apeurée en désignant l'exact opposé de sa cachette.

Dès qu'ils furent suffisamment éloignés, elle rejoignit Louise.

— Que te voulaient-ils ? demanda la femme, intriguée.

— Probablement me couper la langue pour avoir dit quelques vérités embarrassantes.

L'inconnue sourit de nouveau. N'importe quelle bourgeoise aurait dénoncé Louise à ces hommes, au seul prétexte qu'ils étaient mieux vêtus qu'elle. Cette femme, en plus de l'avoir protégée, n'affichait aucune forme de dégoût, ce qui attisa grandement la curiosité de la jeune fille.

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Marie-Anne Lenormand, dit-elle, tout simplement. Toi, c'est Louise, n'est-ce pas ?

— Comment le savez-vous ? s'étonna-t-elle, ahurie.

— Ce sont les cartes qui me l'ont dit !

PROLOGUE

Ce n'était pas tout à fait vrai, puisque les tarots ne citaient jamais de nom. Mais ça, Louise ne l'apprit que bien plus tard.



LE CERCUEIL

Gare au Cercueil s'il est proche !
C'est maladie ou mort en approche.

Mercredi 5 décembre 1804
14 frimaire de l'an XIII¹

— Vous allez mourir, déclara Marie-Anne Lenormand en regardant les cartes étalées sur sa table circulaire drapée d'une nappe en dentelle blanche.

— Je vous demande pardon ! s'exclama le commissaire assis en face d'elle.

Tout ce que je voyais de l'homme, depuis ma cachette derrière la porte entrouverte, étaient ses larges épaules couvertes par une veste noire à col montant qui laissait apparaître ses tempes grisonnantes. Pourtant, je devinais que son visage reflétait la panique naissante de sa voix.

— Ne vous inquiétez pas ! ajouta Marie-Anne d'un geste nonchalant de la main. On meurt tous, un jour ou l'autre ! Et puis, je n'ai pas dit que cela vous arriverait

1. **Pour briller en société** : à l'époque du récit, le calendrier républicain (créé pendant la Révolution française) est d'usage. Il faudra attendre 1806 pour retrouver le calendrier grégorien, tel que nous le connaissons aujourd'hui. (Avouez que c'est la classe à placer dans une conversation !)

L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE

demain. Néanmoins, je prédis un avenir pavé d'embûches. J'entrevois un chemin qui se scinde, un choix cornélien où se mêlent amour et déchéance.

Elle posa son index sur une carte que je ne pouvais pas voir, même en me hissant sur la pointe des pieds. Je collai ma joue au chambranle pour maintenir mon équilibre sans risquer d'ouvrir davantage la porte, essayant de déchiffrer les expressions sur le visage de « mademoiselle Lenormand ». L'espièglerie au coin des lèvres, le défi dans le tremblement de son menton et le pétilllement jubilatoire dans ses yeux annonçaient déjà la sentence.

— Si vous ne prenez pas garde, la fièvre vous emportera, conclut-elle d'un ton étonnamment calme.

Cela faisait deux ans que je travaillais pour Marie-Anne Lenormand, « la plus célèbre cartomancienne et nécromancienne que la terre ait jamais connue » – selon ses dires, évidemment. Lorsque nous n'étions que toutes les deux, je l'appelais MAL. Un surnom que je ne devais pas utiliser en public, car officiellement je n'étais que sa servante.

Officieusement, j'étais son assistante.

Après notre rencontre près du pont Royal, elle m'avait proposé un emploi. J'avais tout de suite accepté. Celle que les Parisiens nommaient « la sibylle du faubourg Saint-Germain » m'offrait le gîte et le couvert contre quelques tâches qu'elle ne voulait pas faire – une occasion inespérée pour la fille des rues que j'étais. Si pour moi cela avait été une heureuse coïncidence, j'avais appris qu'il n'en était rien. MAL m'avait déjà vue à l'œuvre dans le jardin du Palais-Royal. C'était ainsi qu'elle avait eu vent de mon prénom.

LE CERCUEIL

Lorsque je lui avais demandé pourquoi elle m'avait choisie, elle avait répondu en désignant mes yeux : « je cherchais ce regard ». Ses tirages lui avaient annoncé une partenaire, plus jeune, dont l'esprit se lierait au sien au-delà de son entreprise.

Depuis ce jour, nous formions un duo imbattable. Elle lisait les cartes, moi les visages.

J'aimais ce poste parce qu'il m'avait offert la liberté. Je n'avais plus ni à quémander quelque argent, grimée en diseuse de bonne aventure, ni à fuir les clients mécontents ou les badauds un peu hardis. Surtout, j'étais attachée à MAL. Et je l'espionnais ! Enfin, « l'espionner » était un bien grand mot. Disons plutôt que *j'apprenais*.

Elle me traitait comme sa partenaire, partageait avec moi ses pensées politiques et philosophiques, m'encourageant à réfléchir par moi-même. J'avais le droit de lire tous les livres de sa bibliothèque. Et lorsque je butais sur un terme, elle me l'expliquait sans détour. Elle était fascinante !

Depuis Etteilla, le grand maître de la cartomancie mort treize ans auparavant, MAL était la plus reconnue dans l'art de la divination. Même si, en toute honnêteté, elle s'était à l'occasion enorgueillie de quelques prédictions auprès de personnalités connues qui n'étaient jamais venues à son cabinet. Je le savais, car c'était moi qui accueillais ses clients désormais.

— ASSEZ ! s'écria le commissaire en se levant brusquement. Vous n'êtes qu'une bonimenteuse, grognait-il tout bas en la pointant du doigt. Et, Dieu m'en soit témoin, vous ne l'emporterez pas au paradis.

MAL resta impassible, soutenant le regard de l'homme

L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE

qui l'écrasait de sa hauteur. Quant à moi, je sentis l'angoisse remonter dans ma poitrine, charriant avec elle l'aigreur de la bile. Même si les devineresses n'étaient plus considérées comme des sorcières, elles souffraient encore d'une mauvaise réputation, en particulier auprès de la police qui sollicitait leur don sans y croire totalement. La peur ! C'était là tout le problème. Il suffisait d'une prédiction audacieuse pour faire trembler les murs de « l'ordre public ». Et là où la peur régnait, la répression s'installait, irrémédiablement.

Lorsque le commissaire tourna les talons pour sortir de la pièce, je me précipitai dans le vestibule, puis revins avec sa redingote et son chapeau haut de forme. Il me les arracha des mains avant de quitter le cabinet en claquant la porte.

Je grimaçai. Bien que MAL ne s'en affole jamais, les quelques personnes de haut rang à qui elle avait prédit un avenir chaotique avaient toujours trouvé à se venger. Cela lui avait valu d'être emprisonnée, et ce, à plusieurs reprises !

Fort heureusement pour elle, Joséphine de Beauharnais, aujourd'hui impératrice, lui était fidèle. Même si Napoléon n'avait été sacré empereur que depuis peu, son pouvoir était incontestable. Et, par conséquent, l'avis de son épouse était largement pris en considération.

— Les hommes ! soupira MAL en regonflant ses cheveux bouclés avec ses doigts.

— Sa réaction te surprend ? Tu sais comme moi que ces messieurs n'aiment pas quand la situation tourne à leur désavantage. Alors, dis-moi, demandai-je réellement curieuse, pourquoi ne pas lui avoir annoncé ce qu'il souhaitait entendre ?

LE CERCUEIL

— Parce que cela n'aurait pas été aussi drôle ! avoua-t-elle en riant.

Je l'observai revenir à sa table de divination, encore secouée par l'hilarité de sa plaisanterie. Elle rassembla ses cartes, éparpillées par le départ précipité du commissaire, en un tas ordonné au milieu du meuble circulaire. Puis elle redressa la chaise aux pieds arqués, arrangea un peu les hauts rideaux de soie blanche qui encadraient la fenêtre, et porta un regard satisfait sur la pièce aux murs clairs et lumineux. MAL aimait tout ce qui lui conférait une apparente bourgeoisie, et son cabinet ne dérogeait pas à la règle. Loin de l'image de la diseuse de bonne aventure, il reflétait plutôt l'aisance et l'élégance de notre époque.

— Et la voilà qui chante, à présent, soufflai-je en secouant la tête, le sourire aux lèvres.

Elle n'avait vraiment peur de rien ni de personne, vivants ou morts. Elle n'hésitait jamais, par exemple, à pratiquer la nécromancie¹ pour converser avec un défunt. Personnellement, c'était un exercice auquel je ne m'étais jamais essayée – une mauvaise manœuvre, et vous vous trouviez affublée d'un esprit vengeur jusqu'à la fin de vos jours !

Pour le reste, ces deux dernières années à l'observer m'avaient appris quelques leçons et je tirais à l'occasion les cartes pour des prédictions privées. Elles s'étaient toutes avérées, ce dont je n'étais pas peu fière. Ceci étant, notre voisine de palier mise à part, je n'avais réalisé que des

1. **Pour briller en société** : à l'origine, la nécromancie est un art divinatoire qui consiste à communiquer avec les personnes décédées. C'est la culture pop qui a véhiculé la nécromancie comme la capacité de causer la mort ou d'animer un cadavre sans pour autant lui redonner vie. (Je ne sais pas vous, mais personnellement, j'aime autant la première définition.)

L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE

augures pour moi-même. cela limitait donc les éventuels mécontentements.

Paradoxalement, MAL était très attachée à sa réputation. Si elle se mettait à dos quelques dignitaires mal embouchés, c'était de son unique fait, mais jamais elle n'aurait toléré que je ternisse son nom en allant prédire l'avenir dans les rues boueuses de Paris. Alors, je continuais de l'observer en secret, affûtant mes sens dans l'idée de devenir une future cartomancienne de renom.

Pour le moment, je devais surtout aller au marché pour acheter du poisson frais. Je montai donc au dernier étage, dans l'appartement où nous habitions, pour y prendre mon châte ainsi qu'un panier en osier.

En redescendant, les marches craquèrent sous mon poids. De quoi alerter madame Lebœuf qui attendait mon passage avec impatience pour me tenir une longue conversation inintéressante comme seules les vieilles personnes savent le faire. Elle me parla du bel homme qui était sorti du cabinet de MAL, flattant sa grande taille, son port de tête militaire et son regard aussi froid que les neiges de Saint-Pétersbourg. Je lui souris poliment, me gardant bien de lui demander où se trouvait Saint-Pétersbourg, sans quoi j'étais quitte pour une énième discussion interminable. À la place, je la saluai chaleureusement et repris mon chemin, ouvrant la porte d'entrée de l'immeuble en même temps que madame Lebœuf fermait la sienne.

Là, battant le pavé avec vigueur, la pluie me provoquait. Je poussai un long soupir, car j'entrevois ce qui ne manquerait pas d'arriver. J'allais salir mes nouveaux vêtements ! Ceux offerts par MAL, à la suite de l'été où

LE CERCUEIL

j'avais grandi de dix centimètres d'un seul trait.

— Ce n'est pas une tenue convenable, Louise, avait-elle déclaré en désignant mes mollets apparents et mes bras serrés largement au-dessus du poignet. Celles-ci seront bien mieux.

Le sourire aux lèvres, elle m'avait tendu deux robes, dont la bleue en lin que je portais. J'étais restée immobile un instant, sans m'en emparer, trop ahurie pour accepter qu'elles me fussent vraiment destinées. À l'hospice des Enfants-Trouvés, où j'avais vécu jusqu'à mes sept ans, je n'avais jamais eu de vêtements à moi. On enfilaient ceux qui étaient à notre taille, puis on en changeait lorsque l'on grandissait. Évidemment, ce n'était pas dans la rue que la situation s'était améliorée. Je m'estimais heureuse, néanmoins, car bon nombre de nouveau-nés avaient été jetés dans la Seine par leurs parents pour éviter de s'encombrer d'une bouche de plus à nourrir.

Qu'à cela ne tienne ! Je n'allais pas reculer devant la pluie. J'inspirai profondément, abattis mon châle sur mes cheveux roux, aussi raides que ceux de MAL étaient bouclés, puis ouvris le parapluie que je laissais toujours dans le panier, en cas de besoin. Je calai ce dernier contre moi et m'engouffrai dans la rue Tournon en longeant les façades pour m'abriter au mieux.

MAL avait installé son cabinet ici, sur la rive gauche, dans l'un des quartiers de Paris les plus prisés par la noblesse. Un moyen pour elle de s'assurer une réputation fiable et honnête auprès de ses consultants. Dans cette partie de la ville, les rues étaient plus larges qu'à l'est, où les maisons à pan de bois étaient si hautes que le soleil ne filtrait que peu, où les passages étaient si étriqués que les



L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE

gens préféraient rester dans leur quartier. Et je ne parlais pas de l'odeur abjecte des pots de chambre et des déchets déversés dans le caniveau, que seule la pluie drainait au loin. L'air y était poisseux et imprégnait vêtements, peau et cheveux. Il n'y avait pas à dire, je ne regrettais pas d'avoir suivi MAL.

Je descendis l'allée, prenant garde de ne pas trop éclabousser mon jupon, car j'avais horreur de sentir l'humidité remonter le long du tissu pour me glacer jusqu'à l'os. Dans la rue de la Seine, la brume venant du quai me colla comme l'emplâtre d'une plaie. Le fumet de la volaille rôtie embaumait l'air, se mêlant à l'odeur du crottin de cheval. Tous les domestiques que je croisais portaient des tenues en bon état, dans des lainages épais et chauds. Au faubourg Saint-Germain, point de haillons !

Je passai devant un premier café à la façade verte où des gens discutaient autour d'un verre de vin. J'aurais presque préféré y entrer plutôt que de poursuivre mon chemin sous cette pluie glaciale. Je le laissai pourtant derrière moi, dépassai le notaire et m'arrêtai avant l'hôpital de la Charité, cet immense bâtiment fondé par Marie de Médicis pour soigner les malades sans le sou.

Malgré l'orage, le marché accueillait ses sempiternels habitués venus échanger les derniers potins dont MAL était friande. Je me hâtai d'acheter ce dont j'avais besoin, restant malgré tout attentive aux personnes qui m'entouraient. Derrière son étal, la vendeuse de légumes passa plusieurs fois ses doigts dans l'encolure de sa blouse, visiblement gênée. Je repérai ses boutons mal mis, signe qu'elle les avait fermés à la hâte. *Fermés ou... refermés,*

LE CERCUEIL

ajoutai-je pour moi-même en voyant un homme sortir du coin du bâtiment en réajustant discrètement son pantalon.

Le sourire aux lèvres, j'achetai des pois et des fèves, puis à la table voisine, un peu de laurier et de ciboulette ainsi qu'une poignée de clous de girofle. Je passai ensuite chez le boulanger pour lui prendre deux grosses miches rondes. Si Marie-Anne n'avait pas de pain à tremper dans sa sauce au verjus, j'allais en entendre parler. Malheureusement pour moi, toute la fine fleur du faubourg Saint-Germain semblait s'être concentrée dans la boutique d'où s'élevait une délicieuse fragrance.

Le client devant moi essuya plusieurs fois son nez déjà bien rouge à l'aide d'un mouchoir en tissu qui détonnait avec sa tenue élégante. Le carré de coton s'élimait, le blanc immaculé d'antan tirait aujourd'hui sur un jaune pâle ; quant aux initiales qui y étaient brodées, elles me laissaient penser que l'objet lui était précieux. Personnellement, je n'avais rien gardé de ma vie d'avant. Je n'étais attachée à aucun colifichet. J'avais tout abandonné sur place lorsque MAL m'avait recueillie et je préférais largement vivre dans le présent plutôt qu'alimenter des souvenirs douloureux.

Je fixai les étagères en bois sur lesquelles le boulanger disposait ses miches et les vis dangereusement se vider. Je devinais que l'homme au mouchoir élimé n'en prendrait qu'une. M'était avis qu'il logeait seul, entretenant la mémoire de sa défunte femme. La vieille dame devant lui, en revanche, en achèterait plusieurs, car elle recevait du monde pour dîner. Ce fut, en tout cas, ce que m'indiqua son panier bien rempli.

L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE

Mes prédictions s'étant avérées, je repartis avec mes deux miches encore chaudes, et terminai ma course devant l'étal à poissons où le vendeur corpulent appâta le client de sa voix grasse. Sa marchandise ne paraissait pas de la première fraîcheur et son tablier immaculé m'informa qu'il n'avait manipulé aucune denrée de la matinée. Ce n'était pas le moment de lui acheter une morue. Je lui donnai plutôt soixante centimes de francs¹ contre deux harengs fumés, puis rentrai à l'appartement pour me mettre aux fourneaux.

Une fois dans la cuisine, j'attrapai un spill² dans le pot en fer-blanc fixé au mur, me dirigeai vers la cheminée du salon où j'enflammai le bâtonnet de bois, puis revins sur mes pas pour allumer le poêle. Tandis que le feu prenait, je remplis une casserole en cuivre avec l'eau de source achetée au porteur le matin même et entrepris d'y faire cuire les fèves. Je dressai ensuite le couvert pour deux dans la salle à manger.

Si j'avais été une « simple domestique », jamais je n'aurais partagé la table de ma maîtresse. Pourtant, dès mon arrivée, MAL m'avait dit :

— Je ne supporte plus de dîner seule, Louise. Joins-toi à moi !

1. **Pour briller en société** : jusqu'en 1960, notre monnaie était l'ancien franc. Et pour vous donner un ordre d'idée de sa valeur, voilà une rapide conversion : 1 euro = 6,55957 francs = 655,957 anciens francs. (Et là, vous venez de vous casser la tête pour faire la conversion en euros des 60 centimes d'anciens francs que coûtent les harengs... avouez !)

2. **Pour briller en société** : un spill est un copeau tout léger qui s'enroule sur lui-même lorsque le menuisier rabote son bois. On s'en servait pour répandre (du verbe anglais *spill*) le feu d'un endroit à un autre. Ce qui est plutôt pratique quand on sait que les allumettes n'existaient pas avant 1844 et les briquets modernes (au gaz ou à l'essence), pas avant 1903.

LE CERCUEIL

J'avais ouvert de grands yeux ronds et m'étais abstenue de tout commentaire en attendant de voir si elle me testait. Je savais maintenant qu'elle n'était pas aussi mesquine. Elle avait simplement trouvé en moi la compagnie qui lui manquait. De mon côté, j'avais enfin un foyer.

La plupart du temps, je l'écoutais parler et, les jours de marché, je lui rapportais tous les potins que j'avais ouï dire. Les habitants s'y regroupaient, échangeaient, s'enthousiasmaient sans discrétion, et MAL se servait de ces informations pour parfaire ses augures.

— Que s'est-il passé d'intéressant, ce matin ? demanda-t-elle, une fois attablée.

— Peu de choses. Sous la pluie, les gens bavardent moins.

MAL grogna doucement, étirant ses lèvres en une grimace avant de hausser les épaules et d'attaquer son poisson.

— Voilà qui est dommage. Je reçois madame Sagulier cet après-midi et j'aurais aimé connaître les tracas imaginaires qui la chagrinent, ces temps-ci.

Je ris sous cape. Madame Sagulier était une cliente habituelle du cabinet. Elle y venait si souvent que nous la soupçonnions de s'inventer des maux. Elle faisait partie de l'ancienne aristocratie qui avait fui durant la Révolution pour revenir à Paris maintenant que la ville avait retrouvé son calme. Sûrement trompait-elle l'ennui dans quelques tirages de cartes, car à chaque visite, elle souffrait d'une nouvelle bizarrerie qui nécessitait une confirmation de la part de MAL. Une confirmation de sa mort prochaine.

Quand elle arriva, ses cheveux enrubannés dans un turban, madame Sagulier me donna son épais pardessus

L'APPRENTIE CARTOMANCIENNE

sans même m'adresser un regard. La vieille aristocrate avait gardé ses habitudes hautaines. Je retins la rancœur qui me tordait les boyaux, avant de ranger le manteau dans le vestibule. C'était monnaie courante, pour une domestique, d'être traitée de la sorte. Je n'aurais pas dû m'en formaliser, et pourtant... J'avais grandi en me débrouillant seule, sans jamais me laisser marcher sur les pieds par ces nobles de naissance. Alors parfois, ce rôle de servante me pesait plus que je ne l'aurais admis.

Une fois débarrassée de ma besogne, je me précipitai derrière la porte entrouverte. MAL laissait toujours un interstice, juste ce qu'il fallait pour satisfaire ma curiosité. Elle savait que je l'observais, voire elle l'espérait. Elle n'avait jamais eu d'élève, car elle *vivait* son don. Elle ne pouvait pas l'enseigner, puisqu'elle ne s'y prenait jamais deux fois de la même manière. À sa façon, elle m'offrait l'occasion de trouver ma propre voie.